

Le fils

Jean-François Létourneau

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Létourneau, J.-F. (2015). Le fils. *Moebius*, (145), 13–16.

JEAN-FRANÇOIS LÉTOURNEAU

Le fils

*Les territoires sauvages de l'âme se réduisent
comme peau de chagrin [...] Où pourra-
t-on aller quand il n'y aura plus de terre?
Dans le ciel bleu? Au fond de la mémoire?*

Rick Bass, *Les derniers grizzlys*

Guillaume berce son fils. Dehors, l'aube chancelle entre les pins. Les travailleurs forestiers ont terminé leur travail durant l'hiver. Au loin, on peut voir le tracé de l'autoroute balafre le fond de la vallée. Un été, enfant, les bois derrière la maison de ses parents ont été rasés pour accueillir un développement résidentiel : Le boisé champêtre. La cabane dans les arbres, l'étang à grenouilles, les framboisiers, tout a disparu. Malgré la précision du sling-shot et les étoiles dans les pare-brise des pick-up, les érables et les chênes furent remplacés par la charpente des condos. Aujourd'hui, dans une autre maison à l'orée des bois, c'est à son tour de bercer son fils. Après Le boisé champêtre ou un centre d'achats, c'était inévitable : une autoroute.

La lumière du matin glisse sur le versant de la colline quand, son fils sur son dos, Guillaume sort marcher dans la pinède. Il adore se balader dans les bois avec ses enfants, les sentir s'abandonner au sommeil, entendre leur souffle se fondre aux frémissements de la forêt. L'hiver qui a suivi la naissance de sa fille, il était au chômage, avait une thèse à terminer : toutes les occasions étaient bonnes pour enfiler ses raquettes et découvrir les boisés des environs. À la mi-janvier, il y eut une vague de froid, comme au temps où il enseignait le français à de jeunes Inuits qui

ne pensaient qu'à s'enfuir avec les outardes. Il écoutait les gens se plaindre à la radio, les présentatrices météo parler de refroidissement éolien. Dehors, le ciel bleu comme la neige l'invitait à prendre les bois. La petite blottie contre sa poitrine, au chaud, les arbres qui craquent, le crissement des raquettes sur la neige, il aurait pu marcher jusqu'à la fin de l'hiver, rejoindre ses élèves sur la baie d'Ungava.

Guillaume suit les pistes des chevreuils jusqu'au ravage près du ruisseau. Sous les branches des cèdres, la neige tassée et des excréments indiquent l'endroit où ils ont passé la nuit. C'est son grand-père qui l'a initié à la vie silencieuse de la forêt. Sans un mot, de ses grandes mains de bûcheron, il lui a appris à repérer les branches cassées, les zones de grattage, les touffes de poil. Armé de son 12, le vieil homme restait à l'affût d'une perdrix, d'un lièvre à ramener à son épouse pour faire passer les p'tites bières, auprès du poêle l'hiver, sur la galerie l'été, à raconter des histoires, les mois de janvier à -40 quand il partait bûcher avec ses frères. « Tu sais, à cette température-là, les Fahrenheit rejoignent les Celsius. » Il en était tout fier. Il vidait sa bière et repartait pour une autre anecdote, une chanson sur les lèvres. Le ruisseau à truites, les foins, les veillées, il racontait tout ça et dans ses yeux, ça brillait comme ça brille quand on lit une histoire à un enfant.

Il est mort l'automne dernier, dans la maison où il est né, construite par son père. Il avait 87 ans, avait fait son bois – bûché, fendu, cordé – jusqu'à la fin. Le lendemain de son décès, il est tombé 100 mm de pluie. Guillaume et sa blonde, enceinte, étaient au cinéma. Quand ils sortirent du film, les truites nageaient dans les rues du centre-ville et les routes de la vallée étaient disparues sous les eaux de la rivière. Pour se rendre aux funérailles, ils durent passer par les chemins forestiers qui serpentent au sommet des collines. La petite dormait à l'arrière, le bébé donnait des coups dans le ventre de sa mère. Soudainement, un lynx surgit du fossé, traversa la route et, avant de disparaître dans la forêt, se retourna et regarda passer le petit-fils et sa famille.

Guillaume contourne le bosquet de cèdres, longe le ruisseau pendant une centaine de mètres. Le bruissement de l'eau sous la glace se mêle à la respiration de son fils

endormi sur son dos. Juste avant le ravin, des traces de coyotes croisent celles d'un lièvre. Pour ses anciens élèves inuits, suivre les pistes des animaux est une façon de se rappeler qui ils sont. Le gouvernement canadien leur accorde le droit de chasse, une façon comme une autre de passer à GO et de garder toutes les terres. Pour eux, les traces tendent vers un but concret, la viande qu'ils partageront avec leurs proches. Pour Guillaume... un bruit de mitraillette : une perdrix. Son fils rit. Il s'est réveillé.

Ils débouchent sur un grand espace plein de neige et de soleil. On dirait le nord, la toundra, c'est le tracé de l'autoroute. Une dizaine de chevreuils détalent en les entendant sortir du bois. Guillaume s'assoit sur une roche recouverte de mousse. La forêt, au gré des millénaires et des glaciations, était en train de l'absorber. Elle aussi disparaîtra sous le bitume. L'odeur sucrée des conifères, les abattis, les résidus forestiers, Guillaume reconnaît cette désolation. Étudiant, il a planté des milliers d'épinettes noires dans le nord de l'Abitibi. Au milieu de terres ravagées par le silence des coupes à blanc – sans vent dans les branches, sans battements d'ailes ni chants d'oiseaux –, il s'est penché deux mille fois par jour pendant des mois afin de faire repousser une forêt qui n'en sera jamais plus tout à fait une. Au-dessus de lui, dans le ciel gris du nord, les corneilles tournoyaient, sans arbres où se percher.

L'enfant bouge dans le dos de Guillaume. Ses babilllements résonnent dans la mémoire de son père, dans le vide laissé par les bûcherons. Dans une trentaine d'années, il empruntera cette stupide route pour rendre visite à ses vieux parents. Dans l'auto, il partagera avec sa femme et ses enfants des souvenirs, les siens entremêlés à ceux de son père : les randonnées dans les bois, le « boisé champêtre », le « planting », peut-être même l'histoire de son arrière-grand-père, du déluge et du lynx, qu'on lui aura tant racontée. Sans s'en rendre compte, sur l'autoroute qui aura tout remplacé, il accélérera, pressé d'arriver. Chez lui. Malgré les développements et les coupes à blanc. Certains jours, c'est la destination qui importe davantage que le chemin.

